

Orientation, sociétés, différences : une perspective sur l'histoire entre Vico et Labriola par Raffaele Carbone

Orientation

Au début de son essai *Sur le matérialisme historique*, Labriola nous livre deux remarques qui se révèlent fécondes pour aborder la question de l'histoire envisagée comme le fait de l'homme. En premier lieu, il explique que le matérialisme de l'interprétation historique est l'effort de reproduire au niveau de l'esprit, avec une méthode, la genèse et la complexité de la vie humaine durant les siècles : celle-ci se développe grâce à l'usage de certains instruments aptes à satisfaire les besoins des hommes et à la formation de différentes espèces de société¹. En deuxième lieu, l'auteur constate que l'écriture de l'histoire naît toujours dans le cadre d'une société qui n'est pas simple et naïve, mais très compliquée et complexe, et cela se produit notamment lorsque les raisons de cette texture sont inconnues et les origines ont été oubliées². Cette complexité se configure aux yeux des historiens comme quelque chose de mystérieux (*qualcosa di misterioso*), qui demande à être expliqué, ce qui les amène à chercher des connexions entre les événements relatés et à intégrer leur narration à l'aide d'une vision générale des vicissitudes humaines³. Ce qu'on nomme « *fattori storici* », facteurs historiques, c'est alors le produit nécessaire d'une connaissance qui est en train de se constituer et de se déployer. Ces facteurs naissent de l'exigence de s'orienter face au paysage nébuleux que les faits humains présentent à celui qui veut les rapporter⁴.

L'histoire répond et se structure par rapport à un besoin d'orientation devant l'organisation de la société où l'on vit, laquelle apparaît complexe et dynamique. Face au mystère de sociétés organisées, dont on a oublié l'origine, l'œil historique ne peut pas se limiter à entrelacer les faits connus, mais doit se forger des concepts, des catégories, des hypothèses herméneutiques pour rendre compte de ce qui lui échappe dans le cours des événements. Toutefois, la plupart de ces notions (comme celles de *fatum*, sort, fortune, direction providentielle des choses humaines), conçues comme des moyens d'explication et de complément des cas narrés, ne sont que des idéations non critiques, des idoles de l'imagination, des conventionnalismes. Selon Labriola, il faut les remplacer par les vrais principes et motifs de tout développement humain, lesquels se nichent dans des conditions positives déterminées incorporant les raisons, la loi, le rythme de leur propre devenir – c'est là que nous voyons surgir les sujets réels, c'est-à-dire les forces opérant véritablement, les hommes agissant dans des situations sociales hétérogènes et circonstanciées⁵. Face à la complexité et au mystère des sociétés, il ne faut pas rester troublé ou trouver un refuge dans des constructions imaginaires, mais prendre une attitude scientifique visant à saisir les structures matérielles articulant les rapports humains et constituant le moteur de leur développement. La naissance de l'histoire s'apparente d'ailleurs à celle de l'attitude philosophique : à l'origine nous y décelons étonnement et trouble face à une réalité – la société où l'on vit, c'est-à-dire une donnée qu'on ne peut pas ramener à un coefficient différent⁶ – dont on découvre la complexité, tout comme on s'aperçoit de ne pas connaître les raisons et la genèse de cette organisation. Aussi narrer des événements revient-il à se confronter de prime abord à un sentiment de désorientation qui surgit lorsqu'on thématise, on transforme en matière de réflexion ces données immédiates – relations économiques, sociales, politiques, culturelles, etc. – qui articulent le champ de nos expériences ordinaires d'une manière presque irréfléchie. C'est en présence de l'inconnu, d'une complexité de rapports dont on a oublié l'origine, que certains historiens – mais aussi, d'un autre point

de vue, des philosophes de l'histoire – ont forgé des catégories, des conceptions, des horizons organisateurs pouvant guider leur démarche épistémologique lorsqu'il rétablissent les liens entre des événements, le développement d'une vicissitude ou d'un phénomène déterminés. L'écriture de l'histoire – même dans le cas où on l'utilise des catégories imaginaires ou abstraites – exprime toujours la double exigence d'éclaircir ce qui est confus et de s'orienter dans ce qui est structuré. Loin d'être une suite descriptive d'événements, elle veut traduire ces derniers dans un domaine d'intelligibilité en saisissant en eux une manifestation de sens.

Il n'en demeure pas moins que le visage confus que les vicissitudes humaines présentent à celui qui veut les narrer n'est pas une pure fiction de l'esprit mais est lié à – et s'enracine dans – la complexité des sociétés et des relations qui les constituent : nous considérons ces structures peut-être comme ordinaires et familières, mais nous n'arrivons pas à les thématiser dans toute leur ampleur et toute leur articulation, et leur origine au fond nous échappe. Il y a donc une confusion qui se manifeste sur un niveau synchronique, pour ainsi dire, celle qui a troublé en particulier les premiers historiens qui regardaient leur société comme une réalité complexe requérant d'être expliquée dans ses jointures et sa genèse. D'ailleurs la nébulosité qui surprend l'historien peut être elle-même historicisée, et concerne inéluctablement deux moments précis du développement de l'homme, à savoir : 1) la genèse du hiatus, de la discontinuité entre l'homme et l'animal ⁷, 2) le passage de la barbarie à la civilisation : ce sont là les époques obscures (i tempi oscuri ⁸) dont on a du mal à reconstruire les contours. Giambattista Vico – à propos duquel Labriola note que dans sa Science nouvelle, « si louée et si peu pénétrée », il retrouve « les connexions basilaires de la philosophie de l'histoire » ⁹ – avait bien souligné toute la difficulté de concevoir le passage de « l'état d'horrible sauvagerie et de liberté bestiale sans frein » des premiers genres d'humains (les géants, les polyphèmes, etc.) au « moment où ces êtres commencèrent à penser humainement »¹⁰. Selon Labriola, toutefois, on sait que déjà à ces époques-là, le « temps obscur » de Varron et de Vico ¹¹, à l'occasion des premières révolutions, les hommes métamorphosèrent leur ouvrage en actions et exploits inouïs attribués à des divinités et à des héros imaginés. En opérant selon la nécessité et le fait de leur développement économique, ils élaborèrent une explication de leur œuvre comme si celle-ci n'était pas produite par eux. Cette enveloppe idéologique des entreprises humaines a d'ailleurs plusieurs fois changé son semblant au cours des siècles, à partir de la production immédiate de mythes naïfs jusqu'à des systèmes théologiques complexes et à la cité de saint Augustin, et à partir de la crédulité superstitieuse à l'égard des miracles jusqu'aux prodiges de la métaphysique et à l'Idée hégélienne ¹².